

Federico MAYOR

Le *Shāhnāme*, monument de la littérature universelle*

«Bé Namé Khodavandé Jano Khérad» («Au nom du Seigneur de l'âme et de la sagesse»). Ainsi s'ouvre en majesté le *Shahnameh*, *Le Livre des rois*, monument de la littérature universelle. Continuant ma lecture, je découvre, immédiatement après l'éloge du Créateur, un passage où je suis contraint, dès cette deuxième page, de m'arrêter, interloqué, émerveillé, presque incrédule: je suis en train de lire un éloge de l'intelligence. Quoi? Il y a mille ans, donc bien avant la Renaissance occidentale, *a fortiori* bien avant le XVIII^e siècle, siècle des Lumières, avant Voltaire, avant Descartes, un poète iranien exaltait, au-dessus de toute chose, la pensée alliée au savoir? Et il le fait avec une telle conviction, un tel bonheur d'expression, qu'il

* Nous tenons à remercier vivement Monsieur Federico MAYOR, Directeur général de l'UNESCO, qui a eu l'obligeance de nous faire parvenir le texte de la communication qu'il a faite au cours de la Commémoration du Millénaire du *Livre des Rois* tenue à l'Université de Téhéran du 22 au 29 décembre 1990 (La Rédaction).

emporte l'adhésion: «L'intellect est le plus grand de tous les dons de Dieu... Il est la source de tes joies et de tes chagrins, de tes profits et de tes pertes... Il est le gardien de l'âme, et c'est à lui qu'est due l'action de grâces». Dès cet instant, j'ai su que j'avais rencontré une œuvre et un homme exceptionnels. Cet intellect, que Ferdowsi a nommé *khérad*, n'est pas seulement l'intelligence au sens courant du terme; c'est la capacité de percevoir le bien, c'est une sagesse profonde et généreuse, une sérénité qui vient de l'équilibre et de la maîtrise de soi; cette notion parcourt l'ensemble du livre, étant tout à la fois le signe sous lequel il est placé, le souffle qui l'anime et le bien qu'il célèbre.

Rares sont, dans le monde et dans l'histoire, les œuvres devenues, comme *Le Livre des rois*, l'expression de l'identité nationale. Le poème de Ferdowsi est en même temps le reflet et le ferment d'une culture à maints égards réconciliée avec elle-même. Du point de vue de la langue, il constitue – vous le savez ô combien mieux que moi – un réservoir, une encyclopédie d'une inépuisable richesse. Du point de vue de la perspective historique, il réconcilie passé et présent, intégrant en une culture unifiée la tradition pré-islamique et les apports de l'Islam – c'est là un acquis dont on ne mesure peut-être pas assez l'importance, tant la fusion qui en résulta fut féconde, porteuse de prolongements créateurs. Du point de vue, enfin, du genre littéraire, voilà une épopée où se mêlent, dans le même souffle, le véridique et le légendaire, l'observable et l'imaginaire: Ferdowsi réconcilie l'Histoire et le Mythe, comparable tantôt à Hérodote, tantôt à Homère. Quand il est historien, il narre l'épisode avec le même élan, la même inspiration féérique que s'il s'agissait d'un conte; quand il est mythologue, il rapporte l'aventure avec la même minutie, le même souci du détail que s'il s'agissait de faits vécus.

Ferdowsi a ainsi laissé à son pays un patrimoine qui est transmis, vivant, de génération en génération. Rares sont les civilisations où une œuvre poétique est devenue aussi «populaire», c'est-à-dire à la fois aussi largement connue et aussi profondément aimée. Je déplore, une fois encore, que mon ignorance de votre langue m'empêche de goûter «en direct» la subtilité de ces vers, leur majesté, leur musique secrète.

Mais, même traduite, la poésie de Ferdowi conserve un charme inimitable. Traduit en arabe dès le XII^e siècle de l'ère chrétienne, *Le Livre des rois* est avidement lu, étudié, commenté. Historiens, linguistes, poètes, écrivains, peintres et miniaturistes y puisent la matière du travail de plusieurs vies. En langue française, c'est Jules Mohl qui l'a traduit, dans son intégralité, au XIX^e siècle; grâce soient rendues à cet homme, qui a consacré 30 ans de sa vie à la traduction des 60.000 vers que Ferdowsi avait, huit cents ans auparavant, mis 30 ans à polir! La tâche était si gigantesque que la totalité des volumes n'est parue que deux ans après la mort du traducteur. Mettant ses pas dans ceux du grand poète, soucieux de recréer le plus fidèlement possible l'univers moiré du livre, Mohl a été le bienfaiteur d'innombrables hommes de culture en Europe de l'ouest: il leur a permis de découvrir un des sommets de la littérature mondiale.

Le 11 février 1850, l'écrivain français Sainte-Beuve, dans une de ses *Causeries du lundi*, plaide ardemment pour que reprenne la publication, par l'Imprimerie nationale, du «livre magnifique». Soulignant la popularité de l'œuvre en Iran, il en présente avec enthousiasme – d'après sa lecture de Jules Mohl – l'auteur, les thèmes, et quelques épisodes. Son enthousiasme se révèle communicatif: Matthew Arnold, poète, critique et essayiste anglais, se plonge dans tous les ouvrages disponibles, historiques et géographiques, sur la Perse, relit en parallèle l'*Iliade*... et publie en 1853 un splendide poème intitulé *Sohrab et Rustum*, relatant l'épisode tragique du héros qui tue son fils sur le champ de bataille. C'est en 1925 que paraît la traduction complète en anglais du *Livre des rois*, énorme travail accompli par deux frères, Arthur et Edmund Warner.

En Allemagne, au début du XIX^e siècle, le grand poète lyrique et orientaliste Friedrich Rückert a traduit la tragédie de Rostam et Sohrab dans une langue d'une grande beauté, respectant la musique et le rythme de l'original; sa traduction suscite un grand intérêt dans son pays et dans toute l'Europe. Un autre poète allemand, Schack, traduisit toute la partie épique de l'œuvre et la traduction parut en 1853.

La traduction complète du *Livre des rois* existe aujourd'hui dans toutes les langues de grande diffusion et la traduction de nombreux extraits existe en une quarantaine de langues. L'Unesco a publié dans la Collection des œuvres représentatives, en français, des extraits de la traduction de Jules Mohl, choisis et revus par M. Gilbert Lazard, et en anglais, des extraits de la traduction de Reuben Levy, revus par M. Amin Banani.

C'est l'an dernier que la Conférence générale de l'Unesco a décidé d'associer l'Organisation à la célébration du millénaire de l'achèvement du manuscrit. Elle prolonge ainsi une tradition séculaire, celle qui, dès après la mort du poète, a conduit les hommes de culture à racheter l'ingratitude du sultan auquel Ferdowsi avait offert ce joyau et qui n'avait pas dû l'apprécier à sa juste valeur. Au-delà des barrières linguistiques et culturelles, d'une génération à l'autre, des hommes se réunissent pour étudier, commenter, approfondir, comparer les multiples facettes de cette œuvre inépuisable. Aujourd'hui, ici même, dans la salle qui porte le nom du poète, nous voici réunis, venus de tous horizons, pour perpétuer cette tradition en lui donnant un nouvel élan. Qu'est-ce donc, dans *Le Livre des rois*, qui rapproche ainsi les esprits, captive le cœur et fait que son auteur triomphe aussi bien du temps que de l'espace?

Parmi tant d'autres grands moments de l'œuvre, citons la rencontre du héros Rostam et de son fils Sohrab, histoire belle et poignante de deux êtres unis par les liens du sang et que la fatalité pousse à un mortel affrontement. Après Sophocle, qui avait prêté sa voix aux souffrances d'Œdipe, meurtrier de son père avant de devenir l'époux de sa mère, Ferdowsi met en scène Rostam découvrant qu'il vient de tuer son fils. Exemple parfait de ce qu'Aristote entendait par «tragédie», voilà une histoire qui suscite en nous à la fois la pitié et l'horreur. Car Rostam, en ces trois jours de duel, a pu admirer les qualités de son adversaire – agilité, intelligence dans la lutte, noblesse, vertus chevaleresques. A plusieurs reprises, le fils et le père sont sur le point de se reconnaître; l'admiration et la tendresse ne sont pas absentes de leur discours, mais le Destin ne saurait se laisser fléchir. Lorsque

Sohrab meurt sous les coups de Rostam, lorsque ce dernier découvre l'identité de sa victime, tous les lecteurs de Ferdowsi frémissent, tous sont des pères qui viennent de tuer leur enfant. On comprend que ce grand thème tragique ait retenu l'attention des poètes, à quelque époque, à quelque civilisation qu'ils appartiennent: l'émotion qu'il suscite est de tous les temps et de tous les pays.

A l'occasion du millénaire de la naissance de Ferdowsi, un hommage solennel lui a été rendu à la Sorbonne. Dans ce cadre, les poètes français ont voulu souligner la leçon de sagesse qu'il dispense: «Ce poète n'est pas seulement un enchanteur, il est un savant; il n'est pas seulement un savant, il est un sage. Quand notre tête bourdonne encore de toutes les merveilles qu'il y a versées, notre âme reste en possession des leçons qu'il nous a données. Tandis que l'enchantement de son récit se dissipe et que, du monde féérique où il nous avait transportés, nous retombons dans le monde ordinaire, nous n'y sommes pas égarés, mais le poète nous y laisse, au contraire, sur une route certaine, avec un bâton solide dans la main. Ainsi Ferdousi remplit toute l'idée que nous nous faisons du grand poète (...) puisqu'il nous apprend à la fois ce que sont les hommes et ce qu'un homme doit devenir». *Le Livre des rois* est en effet émaillé de préceptes, et il n'est pas rare que l'épisode qui vient d'être relaté soit assorti, dans une langue toujours aussi séduisante, d'une morale à l'usage de tous. Les princes, par exemple, sont incités à l'humilité, dans une conception du pouvoir où la notion de «service» est prépondérante. «Quand tu seras un souverain, dit Ferdowsi, conduis-toi en humble serviteur». Aux puissants, le poète rappelle le caractère éphémère de toute chose – tel l'esclave qui, dans la Rome antique, était chargé d'accompagner le vainqueur sur son char triomphal et de lui chuchoter périodiquement: «Souviens-toi que tu es poussière». Mais ce par quoi Ferdowsi nous paraît éminemment moderne, c'est sans doute d'abord sa foi dans l'aptitude de l'homme à dépasser l'hostilité, à transcender le mépris, le soupçon et la haine par un élan de fraternité, de compassion. Emu par les qualités morales dont Ferdowsi pare ses héros, le poète français Lamartine écrivait à propos d'eux: «Ils

sont plus que rois, car les rois ne règnent que sur un temps et ces héros règnent sur l'avenir».

Dans *Le Livre des rois*, les scènes de bataille sont fort nombreuses, et hautes en couleurs, mais elles n'exaltent jamais la vanité, ni le goût de la violence. Au contraire, Ferdowsi y montre l'absurdité des conflits et des luttes. On sait dans quelle affliction se termine le duel Rostam-Sohrab. Ailleurs, Alexandre de Macédoine se rend au chevet de son ennemi, Darius III, blessé à mort; pris de compassion, il s'engage devant l'agonisant à rétablir la paix entre les Perses et les Grecs et, Darius mort, organise en grande pompe ses funérailles. Ailleurs encore: mortellement blessé par Rostam, Isfendyār se rend compte, en un éclair, que son meurtrier n'est que l'instrument du destin, et non le vrai responsable de sa mort. Aussi lui confie-t-il, avant de rendre l'âme, le soin d'élever son fils Bahman.

Respect, estime de l'autre, dans sa différence d'appartenance religieuse, ethnique, sociale. Dix siècles plus tard, le message est le même, venant de Gandhi. Un hindou vint un jour lui demander comment réparer le crime dont il s'était rendu coupable en tuant l'enfant d'un musulman; Gandhi lui répondit: «Adopte un orphelin musulman et élève-le selon les règles de sa religion».

Ce message qu'à travers les siècles, l'Asie transmet au monde, n'est-il pas souhaitable de le relayer, de l'amplifier? Je crois pour ma part indispensable que *Le Livre des rois* bénéficie d'une diffusion qui soit la plus large possible. L'Unesco, pour sa part, est prête à y contribuer dans toute la mesure de ses moyens, car cette œuvre non seulement fait partie du patrimoine de l'humanité, mais peut aussi aider l'homme du XX^e siècle, que dis-je? du XXI^e siècle, à s'améliorer, à mieux vivre en paix avec lui-même et avec les autres. Je souhaiterais en particulier qu'elle soit portée à la connaissance des jeunes du monde entier. Puis-je espérer que dans vos délibérations, vous tiendrez compte de cela, qui m'apparaît comme une nécessité? Familiariser les jeunes avec l'humanisme de Ferdowsi, c'est en effet semer des graines de sagesse dans les esprits qui forgeront l'avenir:

«C'est par la paix que les hommes peuvent atteindre au bonheur, dit Ferdowsi. Qu'il soit anéanti, celui qui veut la guerre».

Paix, et non violence. Tempérance, et non excès. Clémence, et non cruauté. Souvenons-nous du passage où le jeune Iredj va trouver ses frères, dont il connaît les mauvais desseins, dans un esprit de paix et de sagesse. Au moment où l'un d'eux, furieux, le frappe et s'apprête à le tuer, Iredj lui parle avec douceur: «N'as-tu aucune crainte de Dieu, aucune pitié de notre père? (...) Quoi? Tu es en vie et tu veux l'ôter à un autre? Comment peux-tu concilier ces deux choses? Ne fais pas de mal à une fourmi qui traîne un grain de blé, car elle a une vie, et la douce vie est un bien».

Cet amour de la vie est un amour de l'autre, de tous les autres. Ferdowsi, poète national persan, n'est jamais un poète chauvin. La Perse ne s'oppose pas à ses voisins; elle s'ouvre à eux. C'est bien pourquoi les Arabes, les Turcs, les Indiens, adoptent Ferdowsi, le traduisent dans leurs langues, reprennent ses thèmes à l'infini. C'est bien en quoi Ferdowsi est un génial précurseur du monde d'aujourd'hui, où l'esprit de la guerre ne peut être vaincu que par l'esprit de tolérance, où l'Unesco est appelée à faire en sorte que les peuples se comprennent mieux à travers une connaissance de plus en plus approfondie de leurs cultures respectives.

N'est-ce-pas d'ailleurs par des vers de Ferdowsi que G.A. Raadi, alors président du Conseil exécutif, a salué, le 3 novembre 1958, l'inauguration solennelle du siège de l'Unesco en présence du Président de la République française, M. René Coty, et du vice-président de la République de l'Inde, M. Sarvepalli Radhatrishnan?

«Les édifices les mieux construits se désagrègent sous l'action de la pluie et de l'ardent soleil.

Mais sur le monument que mes vers ont bâti,
Ni le vent, ni la pluie n'aura de prise».

De même que ces paroles de Ferdowsi coïncident de façon frappante avec le propos des fondateurs de l'Unesco, de même, je

médecin à la cour du chah du Kh^wārazm, Qotb al-Dīn Muhammad (années de règne 1097 - 1127), Gorgānī dédia à ce souverain, en 1110, une encyclopédie médicale monumentale en dix livres allant de la physiologie à la thérapeutique: le Zakhīrah-ye Kh^wārazmšāhī ou Trésor du chah du Kh^wārazm⁵. L'auteur en rédigea des résumés dont «Les buts de la médecine ou entretiens avec 'Alā», *Al- aghrād al- tībīyah*⁶, ouvrage dédié à Madjīd al-Dīn abī Muḥammad Sāhib Ibn Muḥammad al-Bukhārī, vizir du fils et successeur de Qotb al-Dīn, 'Alā' al-dawlah Atsiz (1127-1156). Vingt ans après la mort de Gorgānī, Niẓāmī 'Arūḏī⁷ recommande ces deux textes aux futurs médecins, parallèlement au *Continent* de Rhazès et au *Canon* d'Avicenne. Gorgānī y apparaît familier des auteurs médicaux de la tardive antiquité grecque; il fut aussi lecteur d'Aristote dans la ligne duquel il rédigea des traités sur l'analyse et sur le syllogisme. Le Zakhīrah-ye Kh^wārazmšāhī et ses résumés ont aussi pour objectif d'asseoir la langue persane en tant que langue de science, rôle jusqu'ici réservé à l'arabe.

Le système médical d'E. Gorgānī trouve sa pleine illustration dans un chapitre (*bāb*) consacré à la mélancolie: le chapitre I du livre VI⁸ constitue en effet un véritable traité de cette affection, où sont développés la physiopathologie de la maladie, la clinique et le traitement. Ce chapitre est condensé avec des variantes dans le livre III des *Aghrād* (discours I, IIIème partie, chapitre I)⁹.

I. La physiopathologie de la mélancolie

E. Gorgānī entre en matière avec une définition étymologique de

5. Zakhīrah- ye Kh^wārazmšāhī. Manuscrit de la Fondation de la culture, fac-similé présenté par Sa'īdī Sīrdjānī. Ed. M. A'lamī, Téhéran, 1974. Les deux premiers livres ont été publiés en 1965 et en 1971 par I. Afšār et M.-T. Dānešpažūh aux éditions de l'Université de Téhéran, le troisième livre par le Dr. Dj. Moštāfawī aux éditions d'Andjoman-e āthār-e mellī en 1977.

6. *Al- Aghrād at-tībīyah*. Fac-similé du manuscrit n° 4856 de la Bibliothèque de l'Université de Téhéran. Ed. 'Ilm dar Iran, 1978.

7. Nizami Aruzi. *Les quatre discours*, traduits par I. de Gastines, Ed. Maisonneuve, Paris, 1968, pp. 134 à 136.

8. Zakhīrah-ye kh^wārazmšāhī, *op. cit.*, pp. 297 à 302.

9. *Al- Aghrād at-tībīyah*, *op. cit.*, pp. 271 à 275.

la maladie de la bile noire – *mālikhūliā* comme le consacre une terminologie par ailleurs fautive – et il cite Abu'l-Khyar al-Khammār¹⁰ auquel il se réfère à plusieurs reprises dans ce chapitre. C'est Aétius d'Amide que Gorgānī utilise à travers Abu'l-Khyar son traducteur. L'auteur place ainsi d'emblée la question de mélancolie doublement sous la référence du savoir médicale grec.

La physiopathologie est exposée ensuite, toute centrée autour du rôle du cerveau: celui-ci est décrit comme un instrument – au sens de l'«organon» grec (*ālat*). Il a pour fonction d'exécuter les actes spécifiques de l'âme psychique (*quvvat-hā-ye nafsāni*) qui sont, directement:

- la saisie par l'imagination dans l'abstraction (*takhayyol*),
- la saisie de la forme sensible (*taṣavvor*),
- l'action de comprendre l'essence d'une chose (*tafahhom*),
- l'action de mémoriser (*hefz*),

et indirectement: le mouvement, c'est à dire la mise en jeu des muscles. Dans le livre I (discours VI, chapitre IV), Gorgānī explique comment sont déclenchées les conduites: c'est la faculté motrice (*quvvat-e ḥarakat*) située dans la partie postérieure de la «cavité postérieure» du cerveau, qui, selon les informations reçues par les sens internes, est à l'origine des mouvements de fuite ou d'approche, selon les nécessités: «les instruments de cette faculté sont les nerfs attachés aux muscles». Le cerveau est, de plus, un organe doué d'une faculté altératrice assez proche de celle de l'estomac. Il soumet à des coctions successives le pneuma (*rūh*) qui provient du cœur. Le pneuma pénètre par les «membranes en réseau de la base du cerveau» et passe des parties antérieures aux parties postérieures de l'organe en y acquérant en trois étapes de coction la propriété d'être utilisé par les facultés psychiques. La prééminence du cœur, «source du pneuma», sur le cerveau est justifiée par l'existence d'une faculté très particulière

10. Sur Abu'l-Khyar, propagateur de la littérature médicale grecque voir: Abu'l-Faradj Ibn-i Hindū: *Miftāh at-tibb wa Minhādj at-tālib*, présenté par M. Moḥaqeq et M.-T. Dānešpažūh. Ed. Institute of Islamic Studies, McGill University/ Téhéran 1989, pp. 227 et 243, et Ullmann (M.). *Die Medizin im Islam*, Ed. Brill, Cologne, 1970, p. 85.

de l'âme animale liée au cœur: la «faculté qui met les organes en état d'accepter la vie» (*quvvat-e padhirāyī- ye zendegānī*). C'est elle qui donne aux facultés psychiques la possibilité d'agir au sein de la matière même du cerveau et donc de faire éprouver des sensations et de déclencher les mouvements (Gorgānī précise dans le livre I, discours VI, chapitre III: «les plantes qui n'ont ni capacité de mouvement ni sensibilité en sont dépourvues par absence de pneuma», donc faute d'âme animale). Sans l'action de cette faculté vivificatrice, le cerveau ne serait qu'un instrument inerte (l'auteur cite pour exemple l'hémiplégique dont la faculté psychique est inefficace puisque la force vivificatrice du pneuma a déserté ses membres).

Le cerveau est par ailleurs un organe homéomère (*yeksān*), c'est à dire que la matière vivante qui le constitue est homogène. De la sorte, les quatre qualités physiques, actives ou passives (chaud, froid, sec, humide), qui font agir la matière doivent tendre à un équilibre propre à la pleine réalisation des fonctions psychiques. A l'état d'homéostasie, le cerveau est froid et humide; s'il s'écarte de ce «tempérament», c'est la maladie. Tout organe homéomère est susceptible d'être atteint d'une «maladie d'homéomère».

L'agent interne capable d'opérer une modification en «qualité» du «tempérament» du cerveau est l'atrabile. Mais ici, selon une théorie assez proche de celle d'Avicenne, l'atrabile est de plusieurs sortes qui pourront influencer différemment sur le cerveau selon les degrés de leurs «qualités» respectives. Ce sont:

1. L'atrabile dite naturelle, produite par sédimentation du sang. Elle est nécessaire à l'organisme: elle déclenche, par exemple, l'ouverture du cardia et sert de nutriment aux os.
2. L'atrabile dite non naturelle, produite par coction de la bile jaune.

A celles-ci s'adjoignent deux autres atrabiles secondaires non naturelles, produites par dégradation de l'atrabile naturelle: soit par refroidissement, forme dense, soit par échauffement, forme filante.

Il résultera de la multiplicité des agents une sémiologie très

polymorphe de la mélancolie¹¹; Gorgānī parle à ce propos de maladie variée (*gūnāgūn*). Pour l'auteur, l'agent morbide varie en nature au gré de nombreux facteurs: «Selon la quantité de matière, selon son degré de refroidissement ou d'échauffement, selon le temps de présence dans le corps, selon l'intensité de sa production, selon qu'elle est atteinte par l'infection ou qu'elle est mêlée à d'autres humeurs, chacune produira un effet propre».

Les atrabiles attaquent le cerveau par plusieurs mécanismes:

1. L'atteinte directe des centres de chaque faculté cérébrale, par transformation du «tempérament» du lieu affecté.

2. La «contraction» (*qabḍ*) du tissu de l'organe: le froid de l'atrabile fait se prendre en masse la matière cérébrale sur ses productions.

3. La dessiccation: la sécheresse de l'atrabile est transmise aux productions mêmes des facultés (cogitative et imaginative). C'est que pour Gorgānī les productions cérébrales sont de véritables corps, comme le lui avait enseigné la physique des Stoïciens qu'il avait connue à travers Galien, Rhazès, Quṣṭā ibn Lūqā, Abu'l-Khyar et Ibn al-Ṣādiq an-Niṣābūrī.

4. L'obscurcissement: le pneuma, normalement lumineux et diaphane en fin de coctions cérébrales, est assombri par l'afflux de matière noire: ce sont les ténèbres intérieures. «Le pneuma a toujours besoin de la clarté qui donne le bien-être. Il redoute l'obscurité et la fuit. L'individu qui est dans les ténèbres l'est tout comme s'il était dans les ténèbres qui sont à l'extérieur. Cette obscurité interne qui est dans le cerveau de l'individu est redoutable car on ne peut échapper à des ténèbres qu'on a en soi même». L'anxiété du mélancolique en est la conséquence car «dans le noir il n'est pas possible de différencier le bon du mauvais et d'émettre un jugement (adapté)».

11. Cette observation est très antérieure à la théorie des quatre atrabiles d'Avicenne. Sur l'aspect «protéiforme» du mélancolique lui-même: Pigeaud (J.), *Présentation du Problème XXX, 1 d'Aristote: L'homme de génie et la mélancolie*; éd. Rivages, 1988, pp. 27 et 45. La mélancolie des antiques est traitée par le même auteur dans: *La maladie de l'âme*, Ed. Belles Lettres, Paris, 1981, pp. 122 à 137.

II. La clinique de la mélancolie

La mélancolie apparaît comme une maladie psychique qui se répercute dans le corps:

II. 1. La mélancolie, maladie psychique:

La symptomatologie est le résultat du dérèglement, de la défaillance ou de l'abolition d'un, de plusieurs ou de tous les sens internes (parallélisme anatomoclinique).

Si l'affection ne touche que la partie antérieure du cerveau, ce sont les images sensibles internes (*khīyāl*) qui sont atteintes. Si l'affection touche la partie moyenne du cerveau, ce sont les pensées, au sens large (*andīseh*) qui sont atteintes. Si l'affection touche la partie postérieure, le résultat en est l'amnésie (*farāmūš-kārī*). Quand le cerveau est atteint dans sa totalité, ce sont toutes les activités (*af'āl*) issues du cerveau qui sont affectées. L'auteur porte son attention sur deux types d'atteintes isolées:

– L'atteinte de la faculté imaginative (*quvvat- e khayyila*) c'est à dire la mémoire sensible qui conserve les informations venues des cinq sens externes, collectées et assemblées par le «sens commun» (*hess-e muštarak*). Elle produit les *khīyāl-s*.

– L'atteinte de la faculté estimative (*quvvat- e wahm*) c'est à dire la capacité, chez les êtres doués de sensibilité, de capter les informations non sensibles (par exemple l'hostilité du loup telle qu'elle est perçue par le mouton). Cette faculté produit une impression interne de ce qui n'est pas perceptible par les sens externes: le *wahm*.

Gorgānī cite plusieurs exemples connus de *wahm* affecté: l'homme qui croit ne plus avoir de tête, celui qui croit avoir une peau en parchemin, la femme qui croit abriter un serpent dans son ventre. Le *wahm* affecté se manifeste en fonction du sexe du malade, des préoccupations et des activités antérieures à la maladie: «Les *wahm-s* sont accordés aux occupations auxquelles le corps sain est habitué: par exemple si (le malade) est soldat il prétendra au pouvoir, parlera d'empire, de projet de guerre, de forteresses à enlever, et si un homme lui paraît hostile le *wahm* qui lui vient à l'esprit sera qu'un groupe a pris la décision de le tuer et de l'empoisonner. S'il est clerc, il prétendra être prophète

et faire des miracles et des révélations, il tiendra des propos à la place de Dieu et en appellera au peuple». Galien évoque ainsi le cas d'un malade dont la crainte permanente était que le ciel ne s'effondre sur sa tête: c'est, dit Gorgānī, que ce malade était spécialement versé en astronomie. Tout comme le marchand de volailles se croyait devenu poule, et le vendeur de poteries s'imaginait être de terre cuite.

En ce qui concerne l'influence du sexe sur la nature du *wahm* affecté, l'auteur donne, en note personnelle, l'exemple suivant: «Cette maladie touche les femmes de façon spécifique en cela qu'elles craignent que leurs règles ne s'écoulent au delà de leur durée (normale)». Il est à noter que si Gorgānī tient à insister sur l'influence du milieu sur la formation des thèmes développés par le mélancolique, il ne parle pas des productions délirantes car l'appréciation suraiguë de la réalité peut aboutir au génie (le prophète ou le conquérant).

L'atteinte isolée du *khīyāl* est décrite comme produisant des perceptions mentales erronées que le sujet peut de lui-même critiquer puisqu'il conserve sa lucidité: c'est le cas d'un médecin, malade de Galien, qui se voyait environné d'une assemblée de flûtistes, ou celui, rapporté par E. Gorgānī lui-même, d'un homme de sciences qui «mordu par un chien vit dans l'eau du *hammam* où il était allé, l'image du chien redouté» et «parce que le dommage n'avait pas touché le lieu du discernement il pensa qu'il n'était pas possible que le chien puisse se trouver dans l'eau; il se convainquit qu'il s'agissait d'un *khīyāl* corrompu et, pour se libérer de cette affection, il prit courage et but l'eau».

Dans sa forme complète ou partielle, la mélancolie se définit comme une maladie du comportement et plus largement du caractère: l'activité motrice est en relation directe avec l'activité mentale par le biais de la faculté motrice (*quvvat-e ḥarakat*). Le malade est agité à l'extrême si la bile jaune est impliquée ou en cas d'hypochondrie (spasmes musculaires attribués aux vents). Le sujet se caractérise par un discours intarissable et décousu, un bégaiement particulier: le *lothghah*¹², une sexualité insatiable,

12. Terme arabe, défaut d'élocution par grassement où le sujet, par exemple, remplace les interdentes par des sifflantes.

une tendance à l'insomnie, la contraction viscérale. Il existe à l'opposé une mélancolie influencée par le phlegme dont le tableau clinique est tout autre: aboulie, apragmatisme voire léthargie. A aucun moment Gorgānī n'évoque l'étiologie de la possession dans les troubles psychomoteurs; or il a lu le *Canon* d'Avicenne où il est écrit: «Certains médecins croient que la mélancolie est due à un *djinn*, quant à nous dont le propos est la médecine nous ne tenons pas compte de ce que peuvent faire ou non les djinns, nous disons que si cela est dû à un djinn, ce serait (tout de même) par transformation du 'tempérament'¹³». Gorgānī fait abstraction de cette remarque: le mélancolique est un énergumène (au sens propre) c'est à dire «agi» par l'atrabile, agent dont il est hors de propos de discuter de ses relations avec la possession. L'auteur donne deux exemples de troubles du comportement où le malade est l'objet d'une force irrésistible qui le met en action: un boutiquier décrit par Galien qui, poussé par sa fureur destructrice, projeta dehors toutes ses marchandises et finalement même son enfant qui en mourut, ainsi qu'un cas curieux de conduite régressive dont la symptomatologie est attribuée à l'association du phlegme avec l'atrabile. «Quelqu'un fut atteint par cette maladie de telle façon que son seul but fut de faire rire les gens: il tombait à terre et faisait comme s'il ne pouvait se relever et se lamentait pour qu'on l'aide à se relever; quand quelqu'un lui prit la main pour le saisir, il s'empara de cette personne avec force, la maintint afin de faire rire, et urina sur son habit, pour qu'on rie».

Quant aux perturbations de l'émotivité (angoisse flottante, phobies), elles accompagnent la pathologie des fonctions cérébrales supérieures. Gorgānī note que l'anxiété a tendance à se cristalliser sur un objet précis: peur de la foudre chez un malade de Rufus d'Ephèse, qui se terrait dans les sous-sols de sa demeure en temps d'orage; peur immotivée des chiens chez un mélancolique que l'auteur a observé, et dont le champ d'action se trouvait ainsi limité; peur de l'empoisonnement aboutissant à la mort par inanition. L'auteur met l'accent sur les contraintes imposées par

13. Avicenne: *Qānūn fi-ṭ-ṭ-ibb*: «*kitāb* II, *fann* I, *maqāla* IV, *faṣṭ* VIII». Ed. Boulaq, tome II, p.67.

l'anxiété et l'angoisse.

Le lien entre l'activité motrice et l'angoisse se traduit par le symptôme extrême de la mélancolie: l'agitation anxieuse (*edterāb*).

II. 2. La mélancolie, maladie du corps:

L'activité motrice déclenchée par l'âme psychique est un élément du versant somatique de la mélancolie. S'appuyant sur Galien¹⁴, Gorgānī fait de l'estomac un organe à la fois cible et cause de la mélancolie: le cerveau du mélancolique peut mettre en branle l'estomac «comme le cerveau de l'épileptique, les membres», car il existe «un grand nerf qui va du cerveau au cardia», qui permet l'action du premier sur le second. Inversement le cerveau peut être secondairement atteint par l'estomac par suite de l'incapacité de l'estomac à dégrader l'atrabile: c'est l'hypochondrie (*morāqā*). Les vents produits parviennent au cerveau et y produisent entre autres les acouphènes «tels que bruissements d'arbres, tintements de grelots, grincements de moulin».

Quant aux autres symptômes somatiques, ils sont exposés avec plus de clarté dans les *Aghrād*: ce sont les rétentions (des excréta et des règles) et les affections dermatologiques. Dans le second registre les cancers chéloïdes sont attribués à l'hypochondrie avec inflammation, tandis que l'atrabile filante est responsable du prurit, de la gale et du lichen noir. L'atrabile épaisse et stagnante amène les hémorroïdes, les varices et l'éléphantiasis.

A partir de la sémiologie de la mélancolie, Gorgānī fixe six critères d'examen du mélancolique pour guider la conduite thérapeutique:

1. Les caractéristiques naturelles du sujet.
2. Sa présentation, sa physionomie, son discours.
3. Ses vents (borborygmes, acouphènes, spasmes musculaires).
4. L'état de son estomac.
5. Les troubles du sommeil (insomnie, cauchemars).
6. Les habitudes antérieures à la maladie et les causes

14. Galien: *Des lieux affectés* III.x, traduction C. Daremberg, Ed. Baillière, Paris, 1876, tome II, p.564.

déclenchantes possibles.

III. Le traitement de la mélancolie

La thérapeutique de la mélancolie chez Gorgānī est calquée sur celles de ses prédécesseurs: l'auteur s'inspire largement du *Canon* d'Avicenne et surtout du *Kitāb al-Manṣūrī* de Rhazès dont il extrait les principales recettes.

La base du traitement de la maladie installée repose d'une part sur le rétablissement du «tempérament» naturel du cerveau, d'autre part sur l'évacuation de l'excès d'atrabile et le contrôle de sa production. Dans le premier domaine il faut humidifier le cerveau et le fortifier pour que sa fonction d'absorption soit rétablie: on procède dans ce but à des embrocations et des fomentations de la tête avec des préparations à base de coings et de feuilles de myrte mêlées à de l'eau de rose, de violette ou de lotus. Dans le second registre, le praticien fait un usage gradué des cathartiques selon la règle que «plus l'affection est forte, plus le traitement doit être rude», mais avec prudence car «l'excès peut rendre soit fou soit maniaque». La hiérarchie classique des purgatifs est la suivante: électuaire d'épithym, puis médecine sacrée purgative de Galien (*ayāreh-ye fayqrā*), constituée en particulier d'aloès et de coloquinte, ensuite préparation à la pierre d'Arménie (comportant la médecine sacrée, de la scamonée, de l'agaric, de l'épithym...) enfin la seule pierre d'Arménie—ou carbonate de cuivre¹⁵. L'estomac doit alors être conforté, surtout en cas d'hypochondrie, par des emplâtres de mastic, d'absinthe, de souchet et de serpolet.

La saignée est indiquée quand tout le corps est envahi par une atrabile intimement mêlée au sang. Les autres organes qui peuvent être impliqués dans la maladie sont traités spécifiquement: en cas de mélancolie due à un foie et des voies biliaires trop chauds, les sirops à base de jus de pastèque et de melon sont recommandés; en cas de mélancolie attribuée à une faiblesse de la rate on donne des fortifiants qui sont propres à cet organe et on

15. Alexandre de Tralles: *Œuvres médicales*, traduction F. Brunet, tome II, p.92.

saigne à la veine salvatelle: en cas de faiblesse du cœur on donne un cordial à base de safran, de doronic, de cardamome, de myrobolan de Kaboul; en cas d'hypochondrie, l'estomac est fortifié par des stomachiques dans lesquels prime l'absinthe.

Gorgānī croit peu qu'on puisse vraiment guérir le mélancolique quand la maladie est installée. Il pense comme Avicenne que c'est une maladie qu'il faut plutôt prévenir, le sujet prédisposé devant s'abstenir de viandes de bœuf, de chèvre, de gros poissons, de gibier— qu'il soit de plaine, de montagne ou d'eau—, de salaisons, de choux pommés, de lentilles, des conserves en vinaigre, de fromage sec, de pain fait de farine mal'tamisée ou de blé vieilli. Le sujet doit éviter les pleins rayons du soleil et se préserver des réflexions abstraites et ardues.

Les prescriptions hygiénodiététiques sont renforcées dès les premiers signes de la maladie: l'alimentation doit reposer sur des plats aqueux et frais, sur les œufs et viandes des volailles de basse cour, sur la viande d'agneau et, si l'hypochondrie menace, les viandes mises à mollir sous la neige et les viandes semi-rôties sont recommandées. Le patient doit aller au *hammam* et se frictionner après le bain d'huile de violette. Le cadre de vie du malade doit être agrémenté pour «mettre le cœur en joie»: «que la maison soit bien tenue, qu'elle soit propre, qu'elle embaume grâce à des fruits odorants et des huiles parfumées». Avicenne allait plus loin¹⁶: «Beaucoup faisant des crises et étant pris de peur à cause de choses qui les préoccupent, le meilleur traitement est de dissiper ces pensées» et par conséquent «ce qui fait le plus mal (au malade) c'est le vide et l'isolement». Aussi tout est bon pour distraire le mélancolique: Avicenne préconise d'écouter des chants et même de faire une cure de sommeil, ce que retient Gorgānī pour qui «le sommeil est le meilleur remède» ajoutant qu'«il faut intriguer pour endormir». Avicenne, quant à lui, propose l'emploi du pavot. Gorgānī n'utilise que dans les cas extrêmes l'électuaire opiat (*ma'djūn*).

En conclusion:

Alors qu'E. Gorgānī est souvent cité comme simple compilateur

16. Avicenne: *Qānūn fi-t-ṭibb*, op. cit., tome II, p.78.

d'Avicenne, la comparaison du passage sur la mélancolie de *Zakhīrah-ye Kh^wārazmšāhī* avec son équivalent dans le *Canon* d'Avicenne permet de constater une nette originalité. Elle tient en partie au fait que ce dernier n'évolue plus dans une société où la pensée grecque avait autant de crédit qu'au temps d'Avicenne. Il est à noter que Gorgānī s'est cru obligé d'isoler la médecine physique (*ṭebb*) de la philosophie (*falsafa*) comme il le fait quand il aborde des secteurs de la médecine qui échappent à son mécanisme: à propos de l'origine réelle des forces de vie (livre I, discours VI, chapitre III) l'auteur tient à préciser que cette recherche «incombe au philosophe (*fiṣūf*), pas au médecin (*ṭabīb*)». Il en est de même dans le chapitre sur la mélancolie, quand il aborde, suivant Rufus, la faculté de divination du mélancolique: le malade «annonce les événements à venir et ceux-ci se réalisent; en connaître l'explication est la tâche du philosophe, pas du médecin». Cette évocation du don de prophétie est une façon de réintroduire la dimension surnaturelle de la mélancolie, présente dans le problème XXX/1 d'Aristote mais perdue depuis, et qui a été relevée dans les mêmes conditions par R. Klibansky à propos de Guillaume d'Auvergne¹⁷. Dans le débat contemporain animé par Ghazālī (1058 - 1111), la banalisation de fait des prophètes avec des arguments de la philosophie grecque et les conséquences que cela implique ne peuvent que heurter la foi musulmane: on trouve dans le *Tahāfut al-falāsifa* de Ghazālī une mise en garde quant à l'attribution de la production des miracles à une «faculté psychique active», idée développée par les *falāsifa*¹⁸. En revanche, cet auteur accorde la propriété du don de prophétie à la faculté imaginative, secondée par une faculté rationnelle spéculative (*quvvat al-ḥads*). Gorgānī est donc d'une extrême prudence, bien que vivant à la cour du Kh^wārazm où l'influence de l'école théologique mu'tazilite est grande, ce qui suppose une recon-

17. Klibansky (R.), Panofsky (E.) et Saxl (F.). *Saturne et la mélancolie*, Ed. Gallimard, Paris, 1989, p. 131.

18. Sur la question des prophètes chez Ghazālī: Le Gauthier (L.). *La théorie d'Ibn Rochd sur les rapports de la religion et de la philosophie*. Ed. Leroux, Paris, 1909, pp.138 et suivantes.

naissance officielle de la *falsafa*. Tous ne sont pas favorables à l'héritage grec, c'est le cas d'un contemporain et compatriote de Gorgānī: Zamakhšārī (1075 - 1144), grammairien et exégète mu'tazilite du Coran, connu pour sa violence contre les médecins: «Hais les médecins puisque la plupart d'entre eux ne sont que des matérialistes (littéralement: «esclaves de la nature») ou des adorateurs de la croix au fond d'une église!»¹⁹. On sait par Yāqūt²⁰ qu'E. Gorgānī suivit dans sa jeunesse l'enseignement du *ḥadīth* auprès d'Abu'l- Qāsem al- Qušayrī de Nišāpūr: il fut donc proche des milieux qui, du ḥanafisme, s'étaient ralliés au šāfi'isme et il aurait été éloigné, en théologie, du mu'tazilisme.

L'apostrophe de Zamakhšārī pouvait tout à fait s'appliquer à Gorgānī car si celui-ci veut s'en tenir à un rationalisme grec qui serait propre à la médecine et qui serait détaché de la *falsafa*, c'est à dire de ses implications mettant en cause la toute-puissance de Dieu, il n'en expose pas moins un organicisme très poussé où l'individu a les caractéristiques de l'automate, ce qu'illustre le propos de l'auteur sur la mélancolie. En fait, pour E. Gorgānī, dans une ligne héritée du providentialisme stoïcien, il y a compatibilité entre la causalité matérielle et la volonté divine: il a pour habitude de faire de courts éloges de la Grâce Divine-*enāyat-e izarī* – quand il constate le caractère merveilleux de certains processus de la physiologie humaine.

En ce qui concerne l'exposé de la maladie, l'originalité d'E. Gorgānī repose sur la recherche constante d'assurer une explication physiopathologique à toute manifestation clinique en fixant son attention sur les phénomènes proprement physiques qui touchent la matière cérébrale et les productions mentales considérées comme quasiment matérielles. Alors qu'Avicenne s'attache essentiellement à porter l'intérêt sur les dysfonctionnements des organes dans l'étiologie de la mélancolie, décrivant peu le rôle des quatre atrabiles, E. Gorgānī paraît considérer qu'il y a

19. Barbier de Meynard (A.-C.). *Les colliers d'or de Zamakhschari*, traduction et présentation. Paris, Imprimerie Nationale, 1876, p.117.

20. Yāqūt, 'Abdallāh ar Rūmī. *Geographisches Wörterbuch: Mudjam al-buldān*, Ed. F. Wüstenfeld, Leipzig, 1866-1873, tome II, p.54, article «Djurdjan».

en amont de la multiplicité des signes cliniques un maître-symptôme: la contraction (*qabd*). Reconnaissons la remarquable intuition qui consiste à réunir sous une même cause la contraction des viscères, l'arrêt des excrétiens et des règles, la physionomie contractée, l'opiniâtreté et la rancune. L'auteur met ainsi au second plan les descriptions des productions psychiques pathologiques qui constituent classiquement, dans les traités médicaux arabo-musulmans, le corps des exposés cliniques sur la mélancolie²¹. E. Gorgānī s'appuie sur le double sens, qui semble lui tenir lieu de preuve, du mot *gerestegī*, lequel signifie au sens propre, contraction, prise, et au sens figuré, tristesse.



21. Sur Ishāq Ibn 'Imrān: S. Ammar et C. Mabrouk. «Le traité de la mélancolie d'Isaac Ibn Omrane», in *L'Information psychiatrique*, vol. 55, n°3, mars 1979, pp. 273 à 281.